

Elle peint. Elle travaille sur toile, sur de grands formats, par projections de photos. Des images qui préexistent, qui ont été faites et choisies. Délibérément. Elle se cadre, à l'excès, s'efface en dehors de ces choix (décisifs quand même) : l'appareil se charge de la prise de vue (qu'elle anticipe un peu) et lui donne une image dont elle n'est qu'en partie responsable et qui est là comme preuve d'un existant, comme instantané, fixation. Première mise à distance avec ses sujets familiers. Déjà, là, l'image, filtrée par un passage à la photo, lui échappe. Ce qu'elle a souvent vu prend forme autrement, au dehors d'elle. Remise à ce qui a ainsi été figé elle passe à une seconde mise à distance : elle projette l'image sur une feuille de papier pour la peindre, s'efface devant une vue décidée d'avance. Elle pourrait entreprendre la stricte copie de la photo, facilement, se laissant guider par la projection. C'est ce qu'elle fait au départ mais vite quelque chose échappe et l'image se transforme.

Elle se pose des cadres, occulte sa présence, et c'est justement parce qu'au final tout est verrouillé, parce que tout est fidèle à une certaine réalité, à outrance, que quelque chose devient possible, dans le passage à la peinture. Elle peint sur l'image. Elle la clone une fois encore, mais ce clone là est passé par elle, ce n'est plus un véritable clone.

Elle aménage des zones de respiration, de décantation de l'image. C'est peut-être des oublis, des éblouissements, des absences, des lacunes, des tâches aveugles, des surexpositions.

L'image échappe, elle échappe enfin à l'image, elle lui est infidèle. Mais elle ne propose pas une image autre, c'est toujours la même mais digérée d'une certaine façon, à ce moment là. A un autre moment peut-être serait-elle différente, peut-être que l'opération mènerait ailleurs, peut-être que d'autres éléments s'évanouiraient tandis que d'autres s'intensifieraient. Tout ça se décide pendant la transcription, au moment où la contrainte du modèle est telle qu'elle la pousse à lui faire défaut, à la tromper.

Des peintures comme des bâtardes d'une image technique qui se pose comme une énigme, se répète jusqu'à ne plus tenir, jusqu'à s'ouvrir.

Ça se passe au moment où ça échappe, quand l'image se verrouille tellement qu'elle ne peut qu'être violée. Des images qui exposent des facticités, qui l'exacerbent, qui dilatent le leurre de l'image d'origine. Alors pourquoi pas en faire des séries : faire monter plusieurs déviances possibles de l'image ?

Ce n'est pas des cadavres mais au moins les dépouilles de l'image, ses restes, ce qu'il en reste

après digestion, ce qui en a été retenu et ce qui a été évacué.

Des peintures comme preuves d'un assaut possible contre l'évidence de l'Image.

Un pouvoir sur le visible que la simple transcription n'a pas. Une digression qui va plus loin que la fabrication de l'image.

Se joue pendant qu'elle peint. Des hasards ces vides ? Non, ni quelque chose de trop conscient. Ces éléments creux de l'image sont le résultat d'un ultime filtre, celui du moment où elle peint, moment où en apparence elle est contrainte mais où en fait l'image projetée devient fautive. Quand certaines lignes se clonent, que d'autres se détachent du modèle et que d'autres encore se refusent tout simplement à la répétition et disparaissent, alors c'est l'image initiale qui ne cadre plus.

Les peintures qui en résultent ne sont pas pour autant une autre image : elles disent juste que cette image c'est aussi celle-ci, puis celle-là, et celle-là, etc.

Une image qui en renferme d'autres, les siennes.

Florent Géraud, Professeur agrégé d'arts appliqués de classe normale.